

TURLURS?

À Marc Gagnon, regretté violoniste prodigieux!

À l'été 2010, tout comme je l'avais fait en 2009, du début mai à la fin septembre, j'ai loué un chalet «**les pieds dans l'eau**» à St-Vallier de BelleChasse. Petit bijou de village typiquement Québécois que celui de St-Vallier, comme il s'en trouve tant d'autres étalés victorieusement le long des rives du généreusement lumineux St-Laurent.

Quel fleuve! Sa beauté comblante qui **sillonne les terres, éblouit mes yeux**. Je l'aime tant, ce fleuve, **mon** fleuve, comme je dis souvent. Et j'aime tant le marcher! Par temps calme et par temps clair, le soir, un coucher de soleil regardé sur ses ondulations dansantes, avec, tout autour du rouge faisceau central, des milliards de minuscules étoiles colorées aux clignotements joyeusement imprévisibles, c'est.....le catalogue des synonymes de **émouvant** ne saurait suffire, c'est.....pour éviter trop de sérieux, voire quelques abus de longueur, c'est.....tant pis pour « Français 101 » c'est.....tant pis pour l'Académie c'est.....tant pis pour l'OQLF c'est.....**émouvantable**.



Depuis 1995, l'année où j'ai produit mon CD de démonstration « Cyber - Ses Bras » dans lequel se trouve, quatrième page, « **Au pays de mon Père** », j'ai souhaité faire une représentation graphique des 12 mesures de violon que j'avais écrites si fébrilement quelques mois plus tôt en guise de commentaire mélodique pour les phrases 4 - 5 et 6 de l'oeuvre, à savoir:

SILLONNE LES TERRES, ÉBLOUIT NOS YEUX.
DU CLAIR DES RIVIÈRES AU VERT DES FORÊTS
FLEURIT FIER ET OUVERT, MON PAYS FRANÇAIS.

Une vingtaine d'années plus tard, la sixième phrase est devenue.....

FLEURIT FIER ET OUVERT, MON JARDIN DE PAIX.

Puis, en 2022, la sixième phrase est devenue.....

FLEURIT FIER ET OUVERT, MON JARDIN FRANÇAIS.



Cela dit, étant donné que, presque partout, la ligne de violon se déploie en doubles croches, soit quatre notes par temps, donc 16 notes par mesure et, de ce fait, au total, 192 notes, j'avais demandé à celui que j'appelle mon Artiste du Bois, M. Laurent Boulanger, ébéniste hyper compétent et conséquemment très couru — — on venait parfois de très loin pour se faire rajeunir telle armoire ou tel fauteuil — — j'avais demandé à Laurent de me découper un panneau de bois pressé, appelé MDF, de grandeur 34 x 144, deux nombres qui font partie de la si importante (selon moi) « Suite de Fibonacci », avec, à la verticale, un fin sillon à chaque 3/4 de pouce.

La grille qui devait encadrer les notes de la mélodie proposait, de bas en haut, à chaque 1/2 pouce, une échelle chromatique sur quatre octaves (49 degrés)

Mais quand le temps est venu, c'était le 24 juillet, de poser la toute première note, le Sol grave, première corde ouverte du violon, une sorte d'émerveillement visuel totalement inattendu a jailli en moi avec une force rajeunissante inespérée. Quel cadeau! Quelle surprise!

Si la vie ne voulait pas qu'on espère,
elle ferait ce qu'il faut pour qu'on la connaisse d'avance.

Voilà en effet que la note prête à être « grillée », soudainement, disparaissait au profit du **prodigieux plaisir d'étendre de la couleur**, sur du ruban à masquer presque blanc, avant de le coller, une fois séché, sur 34 pouces de hauteur, entre deux des 191 fins sillons tracés par Laurent, sillons finement creusés qui m'invitaient, dans la joie, dans la connaissance sensuelle du vivant, à me calmer un peu les oreilles pour mieux voir avec mes yeux, pour mieux regarder, ébloui, les splendeurs chromatiques qui jaillissaient de mes petits pinceaux d'artiste fraîchement achetés.

C'est que cette première note envolée, éventée, dissipée, soudainement évaporée, marquait l'arrivée de grandes festivités chromatiques, festivités que, à chaque seconde qui passait, mes yeux prenaient de plus en plus plaisir à regarder, tantôt de près, tantôt de plus loin, tantôt entre les mains de mes deux bras étirés juste assez, gestes qui généraient des variations d'éclairage en mode continu, question de bien comprendre, de bien voir, avant de les coller entre deux sillons, la bonne place où les déposer, un par un, 192 fois.

Mais voilà que cela ne suffit plus, ne **me** suffit plus.

Car en effet, le fleuve en personne s'en mêle. Sans même me demander la permission, quelle illuminante impolitesse, le St-Laurent s'invite à la glorieuse fiesta en cours — — vive **l'improvisation**, la plus haute et la plus noble forme musicale qui soit — — fiesta dont le coefficient d'éblouissement traçait, à chaque ruban posé, une courbe de plus en plus clairement exponentielle.

Tout cela était tellement emportant que, pendant 11 jours, jusqu'au 5 août, je ne dormais presque pas, je ne mangeais presque pas. Il y avait à vivre, à découvrir, une expérience de création artistique que la Vie, toujours si futée, m'avait gardée en réserve, pour la suite des choses, pour les signifier encore plus toutes ces choses qui m'arrivaient en surprenante



avalanche émotionnelle.

Ci-haut, version retouchée en 2015, les cinq (5) premières sections puis les cinq (5) dernières de mon

ODE AU ST-LAURENT

Alors, assez incroyablement, tout devient simple! Ça crève les yeux, ça vient tout seul. Plus aucun problème! Seulement des solutions, belles, toujours belles et porteuses de sens. La laideur ne m'a jamais attiré. La fausse beauté non plus.

Les coquillages se font jardins, les roseaux flûtes, les plantes médicinales, bouquets de Vie, et aussi, et surtout, un peu partout, plein de petits cailloux que je signifie en les décorant — — souvenir peut-être de la fois où j'avais rencontré Alfred Pellan à Montréal — — petits cailloux ramassés un par un au fil de mes marches quotidiennes sur la grève constamment accessible, presque à mes pieds quand j'ouvrais la porte côté fleuve de mon chalet «**les pieds dans l'eau**».

Dès le 6 août, un deuxième projet pictural suit. Il fait lui aussi référence au St-Laurent — — cliquer sur [St-Laurent](#) — — et il me tient occupé jusqu'au 29 septembre. C'est le temps, hélas déjà, de retourner à mon appart à Québec, rue Fraser. C'est à peine à cinq ou six minutes de marche des Plaines. **Mon** fleuve n'est donc pas si loin.

Mais ses odeurs n'y sont pas, ses sonorités non plus et surtout, surtout, pas de ligne d'horizon à voir, à regarder, à contempler, à dévorer des yeux, à chanter en silence, à raconter à ceux qu'on aime. Une ligne d'horizon,

n'est-ce pas une invisible invitation à prendre la parole, surtout que ça fait tellement de bien parfois de **se sentir tout petit** devant la beauté de cet « **émouvantable** » décor naturel à nul autre pareil. Je n'ai jamais vu un « Champignon Urbain » se garnir d'horizon.

Quoi qu'il est soit, le lendemain, chez mon épicier, je rencontre un ami de mon frère Michel, Pierre Larochelle que je sais avoir déjà été Directeur de l'École d'Architecture de l'Université Laval. Je lui raconte mon aventure picturale et l'invite à venir chez moi voir la chose, un de ces quatre, quand ça lui tentera. Et voilà qu'il me prend au mot et me suit illico. Dans le corridor, juste à l'entrée, mon « **espèce de tableau** », c'est ce que j'en dis à cette époque-là, est déjà installé sur le plancher, à la verticale, appuyé contre le mur. Et voilà qu'à peine deux ou trois minutes passées, mon visiteur me lâche « EXPOSITION ». Je suis complètement perdu! Quel choc! Mais je m'en remets vite et lui lâche à mon tour: « *Si jamais, un jour, je fais une exposition, ce sera à la condition que son titre soit: JE NE SUIS PAS PEINTRE. Il a bien ri.*

De mon côté, au fil des mois qui suivent, je me lasse de toujours recourir à la formule « espèce de tableau ». Alors, un beau matin, je décide d'inventer un mot pour « nommer » mon travail pictural. Mais quel mot? Je connaissais le mot « PEINTURLURER ». J'ai couru chez Larousse: ***Barbouiller de peinture, peindre grossièrement ou avec des couleurs criardes...j'ai peinturé la clôture avec de vieux fonds de pots.***

Exactement ce qu'il me fallait!

PEINTURLURER
PEINTURLURER
TURLUR
TURLURS

POST-SCRIPTUM

Avec Marc au violon, l'enregistrement à mon Studio s'est très bien passé. Je dirais même que cela a été « **mieux que rêvé** », formule que j'ai utilisée ailleurs, une fois, dans un Poème Symphonique titré «Pour toutes les fois».

Je présente à Marc ma partition manuscrite. Son écriture, plusieurs mois plus tôt, a été très nerveuse, emportée. Le bon mot, c'est « **fébrile** ». Je pourrais presque dire que le temps que j'ai pris pour écrire cette ligne s'approche de celui qu'elle dure. Mais je ne le dis pas. Ce que je dis par contre, c'est que le tout m'a pris **certainement** moins que dix minutes. C'était pour moi un moment de fébrilité créatrice comme je n'en n'avais **presque** jamais connu jusque-là.

Quoi qu'il en soit, Marc vérifie avec moi, note à note, ce que j'ai écrit. Puis, en mode « lecture à vue », il commence à décliner les deux premières mesures. Puis, il s'arrête et, à ma grande surprise, me dit qu'il est prêt pour une première prise. WOW! Quelques accrochages mais je reste sidéré par l'extraordinaire niveau d'intelligence de son interprétation. Son aisance à faire courir ses doigts sur le manche du violon est tout simplement éblouissante. Deuxième prise! Grande amélioration! Troisième prise! **Ça y est déjà! C'est Impeccable!** Non, non! Il veut en faire une autre.

Sachez, vous tousses qui lisez ce paragraphe, que l'enregistrement que vous allez écouter, son quatrième, a été fait totalement « en direct », d'un seul trait, sans aucun montage. Et je suis sûr que vous comprendrez dès lors pourquoi j'ai ouvert ce texte avec.....

À MARC GAGNON,
regretté violoniste prodigieux!

Nil Parent, le 2 septembre 2024